

Chapitre XVII
La perspective postcoloniale.
Voir le monde différemment

Afef Benessaïeh

Chapitre dans Dan O'Meara et Alex McLeod, dirs. (2010) *Théories des relations internationales : contestations et résistances*. Montréal : Athéna/Centre d'études des politiques étrangères et sécurité (CEPES), pp. 365-378.

« Vous pouvez apprendre [le postcolonialisme] n'importe où si vous le souhaitez. La seule qualification requise est de vous assurer que vous regardiez le monde non pas depuis le haut, mais depuis le bas. » (Young, 2003 : 20)

«La pensée postcoloniale [...] c'est le rêve d'une polis universelle, parce que *métisse*. » (Mbembe, 2006: 131)

Bien qu'actuellement fort populaire en études culturelles et littéraires, la perspective postcoloniale est relativement peu connue en Relations internationales. Sa proposition centrale de déplacer l'analyse du monde vers des perspectives non euro-centrées semble pourtant des plus pertinentes à cette discipline, laquelle, puisque dévouée à l'analyse de l'international, devrait en principe s'intéresser aux perspectives des États comme des peuples de souche non européenne, qui constituent par ailleurs le plus grand nombre. Mais tel n'est pourtant pas le cas. Historiquement, la discipline, fondée sur l'étude de la paix et la guerre entre les grandes puissances du monde occidental, s'est en effet peu préoccupée des questions animant les moins puissants du système international. Ainsi et aussi ironique que cela puisse paraître, les Relations internationales ne sont guère internationales dans leur pratique.

Le postcolonialisme propose principalement l'ouverture ontologique de la discipline à des enjeux, des acteurs et des lieux qui ne sont habituellement pas considérés centraux. Il s'agit d'une perspective éminemment critique visant à corriger les biais élitistes et occidentalocentristes des théories dominantes, en réintroduisant au centre de l'analyse des acteurs et des enjeux marginaux, invisibles ou subalternes. En bref, le postcolonialisme suggère de *voir le monde différemment*, depuis une pluralité de perspectives incluant les acteurs à la marge du système international, et dont la voix, comme les priorités, sont traditionnellement rendues invisibles ou sont peu entendues.

Voir le monde différemment et depuis une multiplicité de perspectives marginalisées, c'est bien mais, et alors ? En quoi une telle approche est-elle ou non utile aux relations internationales ? En somme et en clair, à quoi ressemble l'approche postcolonialiste en Relations internationales et qu'amène-t-elle de particulier à ce domaine ? Ce chapitre a pour premier objet

de donner à mieux connaître la perspective postcoloniale. Il sera procédé en quatre temps: d'abord par un survol historique des principales variantes du postcolonialisme, suivi d'un bref diagnostic de l'importance montante de cette perspective, pour poursuivre avec une discussion des éléments-clé de son ontologie qui sont pertinents à l'analyse internationale, et complétée par l'évaluation de ses contributions épistémologiques, méthodologiques et normatives au domaine des Relations internationales. Pour clore le chapitre, une analyse postcolonialiste de la guerre en Iraq sera proposée.

1. Historique

1.1. Trois vagues: orientalisme, subalternisme et cosmopolitisme

On peut décrire l'émergence de la perspective postcoloniale au travers de trois moments fondamentaux, correspondant chacun à la cristallisation de courants internes, lesquels cohabitent actuellement au sein de la perspective.

1.1.1. Orientalisme

Une grande majorité d'auteurs s'entend pour dater la naissance du postcolonialisme en 1978, avec la parution d'*Orientalisme* par le spécialiste palestinien en lettres anglaises Edward Saïd (1935-2003). Plus avant, les premières ébauches d'une pensée postcoloniale peuvent aussi être identifiées dès les années 1950, en pleine ère des décolonisations, avec l'anti-colonialisme parfois nationaliste du psychiatre et philosophe martiniquais, Frantz Fanon (1925-1961), de l'écrivain tunisien, Albert Memmi, ou de l'écrivain et homme politique afro-martiniquais, Aimé Césaire (1913-2008).¹ C'est toutefois à partir d'*Orientalisme* que la perspective postcolonialiste telle qu'actuellement conçue commence de prendre forme, avec notamment, sa dénonciation de l'eurocentrisme des récits existants sur les cultures non européennes, et sa critique anti-essentialiste de la réduction des cultures à quelques traits stéréotypés. Par Saïd transparaitra également l'influence déterminante du marxiste italien, Antonio Gramsci (1891-1937, voir p. 00-00) et du philosophe français, Michel Foucault (1926-1984) pour analyser les relations postcoloniales après le retrait des empires: le premier pour son analyse de l'hégémonie comme domination (culturelle) sans coercition visible, et le second pour son analyse des connivences historiques entre production de savoir et intérêts du pouvoir.

1.1.2 Subalternisme

La seconde vague postcoloniale est constituée par l'essor des études subalternes au début des années 1980, avec les travaux des historiens Ranajit Guha et Partha Chatterjee, incluant Gayatri Spivak qui, bien que critique de cette école, s'y identifie en partie. Empruntant leur nom à un

¹. L'historien et littéraire Robert C. Young date précisément les débuts du postcolonialisme comme «philosophie politique consciente» à la première conférence réunissant une majorité d'États asiatiques et africains nouvellement indépendants, à Bandoung en 1955. C'est notamment à l'issue de cette conférence réunissant 29 membres (dont l'Égypte, l'Inde, la Chine et l'Indonésie) que l'expression 'Tiers monde', proposée par l'économiste Alfred Sauvy en 1952, sera ultérieurement adoptée pour signifier le non-alignement des pays nouvellement indépendants sur le bloc soviétique ou l'ouest capitaliste. : Si cette expression avait à l'origine une connotation idéologique et programmatique, de nos jours, elle tend à être employée plus descriptivement pour désigner l'ensemble géographique des pays du «sud» ainsi que la situation de pauvreté et d'instabilité socio-politique qui caractérise souvent cette région du monde.

concept gramscien, les études subalternes se donnent pour objectif de relire l'histoire officielle (de l'Inde) depuis une perspective populaire donnant plus grande voix aux femmes, aux paysans, aux ouvriers, artisans, et citoyens ordinaires. Critiques de l'économicisme comme de la vision téléologique de l'histoire du marxisme classique, ils s'en détachent pour privilégier une analyse plus culturelle des transformations socio-politiques². Influencés malgré tout par l'analyse marxiste du nationalisme, ils démontrent pareillement la partialité des récits dominants sur la construction de l'État-nation, construction des élites plus que du 'peuple' selon cette perspective révisionniste. Chandra Mohanty et Gayatri Spivak, pour leur part, critiqueront respectivement le féminisme occidental pour sa tendance à victimiser les femmes du Tiers-monde, et l'école subalterne pour sa romanticisation à outrance du sujet populaire en lui prêtant une voix qu'il n'a peut-être pas (Mohanty, 1991[1984]; Spivak, 1995 [1983]).

1.1.3. Cosmopolitisme

La troisième vague se cristallise notamment autour des travaux éclectiques et parfois difficiles d'approche des Arjun Appadurai, Hommi Bhabha et Stuart Hall, se reconnaissant tous influencés par le poststructuralisme de Foucault, Jacques Derrida et Gilles Deleuze. Cette vague semble coïncider avec la parution de l'ouvrage de Ashcroft, Griffiths et Tiffin *The Empire Writes Back* en 1989, un ouvrage cité par tous pour son importance, offrant une anthologie analytique des littératures nouvelles issues des anciennes colonies anglophones dans le monde. Dans cette mouvance plus globalisée que ne l'était la vague orientaliste ou subalterniste, on peut également situer les écrits en études afromodernes de Paul Gilroy, comme les travaux sur les cultures hybrides de Nestor Garcia Canclini, ou encore ceux d'Édouard Glissant sur la créolisation du «tout-monde».

À la critique de l'eurocentrisme et à la réhabilitation des sujets subalternes prônées par les premières deux vagues, la troisième vague postcolonialiste ajoute une nouvelle sensibilité cosmopolitique, qui récupère certains concepts du postmodernisme pour l'étude des identités culturelles en constante mouvance dans l'histoire du monde comme dans sa contemporanéité actuelle. Aussi et différemment de ses prédécesseurs qui privilégiaient surtout l'étude des sociétés du sud ou du Tiers-monde, cette troisième vague ajoutera à cette orientation fondatrice une préoccupation nouvelle pour les diasporas, les migrants, les réfugiés, ainsi que la pluralisation culturelle des sociétés du monde dans sa globalité, soit au Sud comme au Nord. Cette troisième vague peut donc se caractériser par la problématisation des identités culturelles dans le monde, lesquelles ne sont considérées ni fixes, ni pures, ni nettement circonscrites par les contours des États-nations.

2. Le postcolonialisme aujourd'hui

Remarquablement populaire en études culturelles, en études littéraires et en histoire depuis la fin des années 1970, la perspective postcoloniale connaît actuellement une visibilité sans précédent.

². Selon Jean-Louis Amselle (2008), l'école des subalternes comme celle des *Cultural Studies* anglaises entretiennent une relation incommode avec le marxisme et cela en dépit du rôle influent d'Antonio Gramsci dans ces courants. Entre autres critiques, elles considèrent que les classes subalternes présentent un caractère trop profondément hétérogène et divisé pour former une classe au sens marxiste du terme (Lazarus, 1999 ; Brennan, 2001 ; Chakrabarty, 2000 et 2008).

Dans les sciences humaines et sociales, il se publie en effet plus de 200 articles scientifiques par année sur ce thème. Plusieurs revues explicitement postcolonialistes ont aussi récemment fait leur apparition: venant s'ajouter aux plus historiques *Third World Quarterly* et *Public Culture* (fondés respectivement en 1980 et 1991), les revues interdisciplinaires *Postcolonial Text*, *Postcolonial Studies* et *Global South* sont apparues sur le marché à compter de 2004. De fait et dans l'ensemble, l'écrasante majorité de tout ce qui s'est publié sur le postcolonialisme dans les sciences humaines et sociales a vu le jour après l'an 2001, dans le contexte de la nouvelle «orientalisation» du monde islamique par les media globaux comme la guerre contre le terrorisme transnational menée depuis l'administration Bush.³

2.1. Le postcolonialisme en Relations internationales

Dans le domaine des relations internationales par contre, le postcolonialisme constitue une approche fort récente et relativement marginale. Elle n'est que récemment entrée dans la constellation des théories critiques, notamment dans le contexte du tournant postpositiviste des années 1990 propice à l'abordage des thèmes culturels et identitaires (Lapid et Kratochvil 1996), comme du climat international généré depuis la chute du bloc soviétique et la seconde Guerre du Golfe. Sur la dernière décennie, si le nombre d'ouvrages publiés portant exclusivement sur le thème du postcolonialisme demeure restreint, au moins voit-on une modeste mais positive progression (voir la bibliographie commentée terminant ce chapitre), ainsi qu'une réceptivité croissante de la principale organisation professionnelle de la discipline à ce thème, la *International Studies Association* (ISA).⁴ En dépit de ces petites avancées récentes toutefois, un simple coup d'œil au contenu des revues scientifiques les plus côtées dans le domaine tend à montrer que le postcolonialisme y est presque inexistant.⁵

Un tel contraste entre la situation du postcolonialisme en Relations internationales et dans les sciences sociales plus généralement a amené certains auteurs à souligner l'isolement intellectuel de la discipline, et sa résistance à tenir compte des débats importants qui se déroulent dans d'autres disciplines (Darby, 2006). De plus, l'orientation conventionnelle de la discipline à aborder le système international par le biais de ses acteurs les plus puissants, est peu propice à ce que l'on s'interroge sur des questions en tous points inverse voulant voir le monde depuis les moins puissants. On peut aussi se demander si la tendance de nombreux postcolonialistes à user d'un langage abstrait relativement obscur pour les non-initiés, la dispersion théorique de

³. Ces estimés proviennent de l'analyse de la base de donnée *Scopus*, qui recouvre 16 500 publications scientifiques et remonte pour certaines publications jusqu'en 1823. La base de donnée indique que de 1976 à 2010, 1810 articles scientifiques ont paru sur le thème du postcolonialisme (en sciences sociales. En y incluant les sciences humaines, ce nombre augmente à 2320), dont moins de 2% avant 1995, 23% de 1996 à 2001 et 85% après 2002.

⁴. De 1999 à 2010 à l'ISA, le nombre de présentations individuelles sur le postcolonialisme a triplé: passant de cinq à quinze, avec un pic de 12 interventions lors du congrès de 2001. Le nombre de panels et de tables rondes a également progressé: passant de 0 en 1999 à cinq en 2008. Cela dit et dans l'ensemble, le postcolonialisme demeure largement marginal et clairement en dessous des 3% de l'ensemble des communications présentées à ce congrès annuel.

⁵. Une étude de contenu des revues américaines comme les *International Organization*, *World Politics*, *International Studies Quarterly* (ISQ), ou britanniques comme *Review of International Studies* (RIS), ou *Millennium*, toutes considérées comme faisant partie des meilleures revues dans le domaine, révèle en effet que de 1999 à 2009, un nombre à peu près insignifiant d'articles portant sur le postcolonialisme y a été publié. Sur ces dix ans, une dizaine d'articles ont paru sur ce thème, avec *Millennium* en tête (six publications dont un numéro spécial sur E. Said en 2007), *RIS* (trois publications), et *ISQ* (une publication). Pour la même période dans le monde francophone, la revue québécoise *Études internationales* n'a publié aucun article sur le sujet, tandis que la française *Critique internationale* compte seulement deux articles.

l'approche qui ne se veut pas une théorie unifiée, et la polyvalence de ses auteurs qui se présentent indifféremment sous le sceau du féminisme, du postmodernisme ou du poststructuralisme (et seulement parfois sous celui du postcolonialisme), ne génèrent pas tout simplement une belle confusion chez les non-spécialistes qui écouteront avec meilleure volonté ce qui est dit si seulement c'était énoncé plus clairement ! En d'autres termes, l'approche n'est guère populaire en dehors des départements littéraires ou culturels parce qu'on la comprend peu... La prochaine section tentera maintenant de clarifier l'ontologie postcolonialiste, avec le souci principal d'être audible et utile au non-spécialiste.

3. Ontologie

Comme le postcolonialisme constitue moins une théorie unifiée qu'une perspective plus globale regroupant un ensemble éclectique d'auteurs issus d'affiliations théoriques diverses, il est malaisé d'identifier avec parcimonie ce qui constituerait son noyau dur. Certains concepts-clés et orientations majeures sont néanmoins à souligner. Parmi celles-ci, la critique de l'eurocentrisme, l'intérêt pour les régions anciennement colonisées ou le monde en développement, la priorité analytique donnée aux acteurs subalternes ou invisibilisés, l'importance de la figure du migrant, et celle, centrale de l'identité culturelle et ethnique considérée mobile et métisse plutôt que stable ou pure.

3.1. Critique de l'eurocentrisme

Le postcolonialisme naît essentiellement de la proposition ontologique de voir le monde autrement qu'au travers du regard européen qui tend à «extranéiser» (Amselle 2008), c'est-à-dire rendre étranges ou autres, les lieux, les cultures et les peuples situés en dehors du périmètre continental. Une telle proposition vise à contrebalancer les perspectives théoriques existantes en démontrant d'une part leur particularisme culturel et historique, et en s'interrogeant d'autre part sur la manière dont elles s'articuleraient si elles étaient pensées depuis ailleurs. L'histoire du XXe siècle telle que racontée dans la plupart des manuels de Relations internationales est essentiellement narrée depuis la perspective partielle de quelques États puissants, une perspective eurocentriste indifférente aux expériences des États et des peuples hors-Occident. La Deuxième Guerre mondiale est souvent présentée comme une guerre entre démocraties et totalitarismes, entre bons et méchants et à l'issue de laquelle a péri un nombre horripilant de personnes. Or, soulignent Barkawi et Laffey (2006: 340), pour plusieurs observateurs non occidentaux la guerre a été plutôt vue comme un conflit entre puissances impériales pour le partage du monde en zones d'influences. Selon cette optique, le conflit en Asie entre le Japon, les États-Unis, la Grande-Bretagne et les Pays Bas avait moins à voir avec l'affiliation du Japon à l'Axe, qu'avec les velléités de chacun à faire main-basse sur la Chine. Aussi et pour les Chinois ou les Éthiopiens, la Guerre a commencé bien avant 1939, et pour d'autres tels les Indonésiens, les Vietnamiens, les Coréens ou les Yougoslaves, elle a continué après 1945. Enfin, et même si les millions dans les camps nazis relèvent sans conteste de la tragédie pure, on tend à reléguer aux oubliettes le massacre de plusieurs milliers d'Algériens à Sétif en mai 1945, ou encore les trois à quatre millions de Bengalis morts de faim au nord-est de l'Inde durant la famine de 1943-1945, famine largement provoquée par les fluctuations du marché des grains durant la guerre et l'immobilisme des pouvoirs britanniques à intervenir dans leur colonie d'alors. Donc et contre l'eurocentrisme prédominant des récits conventionnels sur cette guerre mondiale, on propose plutôt de considérer que «il n'y a pas eu une seule Deuxième Guerre mondiale—dans le sens d'une interprétation

unique dotée d'autorité sur toute autre—mais plutôt plusieurs guerres, combattues sur plusieurs espaces et temporalités distinctes.» (Barkawi et Laffey, 2006: 340).

3.2 Inversion de la perspective

Si la critique de l'eurocentrisme est fondamentale au projet postcolonialiste, la démarche serait peu convaincante si elle ne faisait que s'arrêter là. En deuxième étape, il s'agit de mieux comprendre la globalité du monde depuis le site des anciennes colonies ou du monde hors-occident. Le réalisme subalterne du politologue Mohammed Ayoob (1998) propose ainsi de recentrer l'analyse internationale vers les États du Tiers monde, indiquant que de ce point de vue, le programme de recherche des Relations internationales deviendrait axé sur les conflits intra-étatiques qui prédominent largement dans ces régions. Plus globalement même et depuis 1945, la grande majorité des conflits dans le monde ont été de cette nature. Ayoob propose plus spécifiquement de focaliser nouvellement l'analyse internationale sur les processus de construction des États: «la prolifération des conflits internes dans le système international peut seulement s'expliquer dans le contexte d'une théorie qui fasse du processus de consolidation de l'État ainsi que de la construction de communautés politiques sa pièce maîtresse» (Ayoob, 1998: 39). Il suggère l'hypothèse de travail centrale selon laquelle les États jeunes en voie de consolidation seraient particulièrement portés au conflit, lequel a largement tendance à être de nature interne plutôt qu'inter-étatique. Ainsi et de la perspective du réalisme subalterne, l'ordre du jour des relations internationales devrait être réorienté sur les questions qui animent le plus les États du Tiers-monde, soit l'enjeu de la construction (interne) des États et le fait que la sphère nationale ne soit ni exempte d'influences extérieures, ni immunisée contre l'intervention des grandes puissances. Puisque la scission traditionnelle entre national et international est inapte pour bien des pays du Tiers monde, ce réalisme subalterne propose donc essentiellement de prioriser la sphère nationale dans l'étude internationale. De ce point de vue, il convient également de revoir l'idée chère aux réalistes comme aux libéraux selon laquelle l'international est le domaine de l'anarchie, et le national celui d'un ordonnancement hiérarchique: en fait et pour beaucoup des États du Tiers monde, c'est exactement l'inverse qui prévaut: anarchie à l'intérieur et hiérarchie à l'international.

3.3 Subalternisme

Une troisième orientation ontologique majeure du postcolonialisme réside en la priorité analytique accordée aux acteurs subalternes, marginaux, ou conventionnellement invisibilisés par les théories dominantes. Ainsi, d'aucuns proposent d'analyser l'international depuis la perspective du continent africain, traditionnellement situé à l'angle mort de la discipline (Paolini, 1999) ; d'autres offrent différentes optiques sur la discipline des Relations internationales, vue depuis l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique latine ou encore (Tickner et Waever, 2009). Le subalternisme donne aussi lieu à des travaux focalisés sur les études d'acteurs sociaux peu documentés dans la discipline, et dont l'analyse permet d'aborder différemment l'international, depuis des perspectives individualisées, localisées et quotidiennes. C'est notamment le migrant, et surtout le migrant sans-papiers (ou encore le réfugié), qui personnifie par excellence l'acteur social transnationalement mobile hautement invisibilisé, et donc la trajectoire raconte une sorte d'envers parfois tragique de la mondialisation.

Par exemple, Anna Agathangelou (2002) propose d'analyser les «bas circuits» du capitalisme global en portant l'attention sur l'exploitation transnationale des travailleuses de la périphérie dans le domaine domestique et sexuel. Selon cette auteure, l'expansion du tourisme transnational ainsi que l'industrie du sexe seraient des aspects majeurs de la mondialisation, dont: «une caractéristique prédominante...réside en la sexualisation et la marchandisation du travail des immigrantes au sein des périphéries» (Agathangelou 2002: 143). Le chapitre vient essentiellement documenter le fait que la mondialisation économique favorise des formes de marchandisation (et chosification) du travail humain qui sont peu étudiées par les travaux conventionnels en Relations internationales. Dans la même veine, Chowdry (2002) analyse le travail infantile au Tiers monde. Elle critique explicitement le discours libéral des droits humains, pour montrer, au-delà de la condamnation morale de l'exploitation d'enfants privilégiée par ce discours, l'importance de l'implication d'entreprises transnationales dans les industries nationales employant des mineurs. Elle souligne que de telles pratiques sont moins locales ou culturellement justifiées que plus largement imbriquées dans une logique capitaliste mondiale pesant globalement à la baisse sur la réduction des normes du travail.

Ces analyses des circuits les moins connus de la mondialisation économique proposent un regard depuis la perspective d'acteurs éminemment subalternes du monde international: les travailleuses immigrantes et les travailleurs enfants, tous deux parmi les acteurs sociaux les plus affectés par la structuration capitaliste du système international, laquelle tend à renforcer les inégalités de genre, de race et de classe qui lui sont en fait centrales. Ainsi, la priorité analytique donnée aux acteurs subalternes du système international permet de mieux comprendre que des situations apparemment locales, comme la dévalorisation du travail domestique des femmes, l'expansion transnationale du travail d'ordre sexuel ou encore l'emploi parfois forcé des enfants dans certaines industries. Selon cette perspective, de telles situations ne peuvent être comprises que lorsqu'elles sont remises dans le contexte systémique global. Les théories dominantes des relations internationales ne tiennent pas compte de l'intégration des questions de genre, de race et de classe pour expliquer les rapports de pouvoir structurants du système international. Elles comprennent inadéquatement l'expansion du système capitaliste mondial (poursuivi dans le cadre de l'impérialisme européen) ainsi que la structuration profondément inégalitaire de la mondialisation économique contemporaine.

3.4. Mouvance des identités culturelles

La quatrième orientation ontologique majeure au postcolonialisme touche la question de l'identité culturelle. Ainsi, selon Béatrice Collignon (2007: 4), les études postcoloniales

«invitent les chercheurs à s'intéresser à la façon dont les identités individuelles multiples et les groupes 'communautaires' se font et se défont au gré des logiques du moment, dans un monde instable, parce que les identités sont fondamentalement hybrides, donc toujours en mouvement.»

Contrairement à ce que croient certains de ses détracteurs, le postcolonialisme ne cherche ni à célébrer le retour aux identités culturelles précoloniales, ni à magnifier les cultures non occidentales dans leur authenticité ou leur différence absolue. Les postcolonialistes sont plutôt marqués par une sensibilité commune envers la problématisation des identités culturelles, qui sont vues comme essentiellement multiples et en transformation constante, et non pas fixées par quelles frontières nationales que ce soit. Dans cette mouvance, le concept d'hybridité est central: une sorte de «tiers espace» qui échappe aux binarismes culturels, la formation culturelle hybride

n'étant ni l'un, ni l'autre, mais au delà des polarités, fondamentalement relationnelle (Bhabha, 2009 [1994] Les cultures sont vues comme étant plurielles, mobiles et changeantes, et l'idée de la pureté raciale ou ethnique est considérée à la fois erronée et dangereuse. Largement utilisé dans la littérature postcolonialiste pour relire l'histoire coloniale dans une perspective de complexité du rapport culturel entre le colonisateur et le colonisé (incluant le mimétisme, la parodie et l'ambivalence) plutôt que de domination pure et simple, le concept d'hybridité est également d'utilité pour analyser les conflits d'ordre culturel et ethnique qui prennent sans conteste une nouvelle envergure depuis la fin de la guerre froide.

La critique postcolonialiste de l'idée de pureté culturelle ainsi qu'une méfiance du nationalisme culturel remonte à Edward Saïd (1978), qui dénonçait l'essentialisation des cultures nationales en représentations caricaturales et surtout réductrices. Selon l'anthropologue et sociologue international, Arjun Appadurai, la montée du nationalisme et la propension à la violence ethnique vont de paire: toutes les idéologies nationalistes présenteraient une tendance ethniciste inhérente, car «le chemin qui va du génie national à une cosmologie totalisée de la nation sacrée, et de là à la pureté et au nettoyage ethnique, est relativement direct» (Appadurai, 2007: 17-18 ; voir également Bhabha, 1994/2009: 7). Dans un contexte mondial d'incertitudes et d'insécurité croissantes le recours à la violence devient parfois un moyen pour la collectivité de se garantir de nouvelles certitudes, en mobilisant un plein attachement. Deux facteurs centraux expliqueraient ainsi pourquoi certains États connaissent la violence interne plus que d'autres: la recrudescence majeure des inégalités sociales et la réduction ressentie de la souveraineté de l'État face à la mondialisation, généreraient des incertitudes telles que facilement manipulables politiquement. Dans ces contextes, l'extranéisation des minorités (c'est-à-dire leur désignation comme Autre et donc étrangères à la «cohésion» communautaire) et leur responsabilisation des difficultés vécues par la collectivité nationale, sembleraient parfois l'échappatoire le plus direct. Puisqu'elles brouillent les frontières du «peuple national», ces minorités peuvent parfois devenir les boucs émissaires des inquiétudes de la collectivité face à sa cohésion et son devenir (Appadurai 2007: 71).

Le postcolonialisme problématise grandement la notion de culture nationale, souvent peu examinée dans la littérature plus conventionnelle pour proposer non pas d'en identifier les traits originaires ou essentiels (i.e. «la culture dogon» ; «la culture française» ; «la culture arabe»), mais plutôt d'en souligner la situationalité, l'instabilité et l'hétérogénéité intrinsèque. Il n'existe dans cette perspective aucune culture qui puisse être étiquetée dans sa permanence ou encore dans son isolation de toute autre. La proposition fait aussi largement écho au fait que les notions même d'État-nation, voire de culture nationale, sont largement des construits européens hérités de trajectoires particulières. Ce concepts ne parviennent pas nécessairement à capturer adéquatement la complexité des formations culturelles et ethniques artificiellement regroupées dans les délimitations territoriales reconnues aux États issus des décolonisations de l'après-guerre. Priorisant et probléatisant ainsi dans l'analyse la notion de culture, le postcolonialisme suggère également, à l'instar de l'épistémologue Sandra Harding (1998) et de la politologue Arlene Tickner (2003), l'idée que des cultures différentes posent des questions différentes sur le monde, et cela en raison de leurs expériences quotidiennes distinctes comme de leur emplacement géographique particulier dans le monde. De cette manière, la centralité de la notion de culture relève certes de l'ontologie du postcolonialisme (que doit-on connaître ?), mais elle transparaît également dans son épistémologie (comment peut-on connaître ?).

4. Épistémologie, méthodologie et normativité

La perspective coloniale est extrêmement diversifiée du point de vue des thèmes comme de la manière dont ils sont abordés. Ce qui regroupe peut-être les auteurs de cette mouvance est leur critique de la production théorique dominante en sciences sociales, ainsi que leur scepticisme partagé face à tout rigorisme méthodologique ou épistémologique. Trois caractéristiques principales ressortent ainsi des écrits postcolonialistes: le relativisme stratégique, l'historicisme critique, et le pluralisme méthodologique. Du point de vue normatif, ils se caractérisent par un parti-pris humaniste notable.

Le relativisme stratégique est une perspective qui s'oppose principalement à l'idée que tout savoir puisse être universellement, géographiquement, culturellement, valable, comme la science occidentale tend à le poser, et comme les théories en relations internationales tendent à le personnifier: dans ce domaine, comme dans plusieurs, l'histoire et l'expérience du monde sont souvent posées depuis la perspective particulière des grandes puissances. Principalement exposé par la philosophe Sandra Harding (1998 ; 2001), le postcolonialisme remet moins en cause la véracité du savoir occidental ou de l'expérience euro-centrée qu'elle n'objecte fermement l'idée que ces savoirs, ces expériences, sont historiquement et culturellement enracinés, et donc particuliers, non nécessairement valables pour ce qui se vit en dehors de l'Occident, ou pour des collectivités comme des individus ayant une trajectoire culturellement ou géographiquement diversifiées. La science occidentale étant une forme de savoir comme une autre, elle n'est pas intrinsèquement supérieure à toute autre.

Le postcolonisme propose ainsi de revoir le monde depuis des perspectives conscientes de leur historicité comme de leur situationalité. Une telle orientation relèverait d'ailleurs moins du relativisme épistémologique tel que conventionnellement entendu, que de l'anti-universalisme et de ce que Sandra Harding (1998) appelle une «objectivité forte» (*strong objectivity*),—l'idée selon laquelle il n'y a rien de relativiste dans le fait de rendre compte de la pluralité des points de vue sur le monde social, bien au contraire, puisqu'il s'agit de produire des récits aussi diversifiés que possible afin de mieux saisir le monde dans sa globalité. En ce sens, on peut qualifier la démarche postcoloniale comme relevant d'un relativisme à caractère stratégique: il s'agit en fait de réhabiliter la parole et les savoirs subalternes non pas parce qu'ils sont intrinsèquement supérieurs au savoir occidental, voire même essentiellement différents, mais parce qu'ils offrent des récits additionnels dont il s'agit de se saisir (Pouchepadass, 2007: 181). En ce sens, la priorisation du subalterne ne constitue qu'un moment dans l'analyse: il ne s'agit pas de remplacer les visions élitistes du monde par des visions subalternistes qui leurs soient nécessairement supérieures (ou plus valables), mais plutôt de mettre en question la partialité des récits dominants et de les compléter par des points de vue qui rendent compte de la diversité des expériences et des points de vue sur le monde. On cherche à envisager le monde social sous autant d'angles que possible pour en fournir des analyses plus globales.

D'orientation largement postpositiviste, les écrits postcolonialistes partagent également une vision hautement critique de l'histoire, qui est considérée un récit parmi d'autres, et un récit tendancielle partiel puisque souvent narré à partir de la perspective des élites. Pour les historiens du courant subalterne notamment, l'histoire n'est pas envisageable dans une logique téléologique ou linéaire faisant que deux événements soient nécessairement liés ensemble par une logique de causalité ou de continuité, ou encore que l'histoire humaine soit marquée par une quelconque progression (vers son nécessaire mieux-être, selon la pensée des modernes). À l'instar du courant poststructuraliste dont ils s'inspirent souvent, l'histoire est plutôt vue comme un assemblage toujours inachevé d'éléments fragmentaires (Chakrabarty, 2008 ; Chatterjee,

1993; Nandys, 1983); elle est constituée de trous, de ruptures et de silences qu'il convient d'interroger. Aussi, les recherches s'orientent vers une sorte d'archéologie (ou de généalogie) du présent, privilégiant le dépouillage d'archives administratives comme l'analyse de matériel moins conventionnel tels les lettres et écrits personnels, les journaux, circulaires et brochures diverses, la fiction littéraire, la poésie et la chanson populaire. D'une telle démarche ressort principalement l'idée que la connaissance n'est jamais que partielle, fragmentaire et inachevée: on ne peut donc qu'imparfaitement connaître le monde social, notamment au travers du croisement de nombreux récits culturellement et historiquement situés, permettant d'en restituer la globalité.

Par la grande diversité des allégeances théoriques et des modes d'investigation privilégiés, ainsi que la tendance à considérer la science occidentale comme une forme de savoir parmi d'autres, le postcolonialisme se caractérise aussi par un pluralisme méthodologique notoire. S'il est clair que les postcolonialistes privilégient surtout les méthodes qualitatives permettant de mieux saisir le monde social depuis et dans la perspective des acteurs étudiés, ils se déploient par contre tout autant dans le champ des recherches empiriques comme non empiriques. L'influence prédominante des études littéraires comme de l'histoire dans l'émergence du postcolonialisme en tant que courant théorique porte souvent les auteurs à privilégier des méthodes d'analyse de textes écrits comme l'archive, le rapport, la lettre, le roman, la chanson populaire ou encore le document visuel (photographie, film, dessin). L'influence déterminante du poststructuralisme se traduit également par une préférence méthodologique notable pour l'analyse de discours et l'approche généalogique à l'histoire du présent. Cependant, avec l'intérêt nouveau que suscite le postcolonialisme dans les sciences sociales en général, des travaux de nature plus empirique reposant sur l'enquête de terrain, l'ethnographie, le récit de vie et l'entrevue prennent actuellement plus d'importance.

Profondément humaniste, les postcolonialistes partagent largement un parti-pris normatif sur la nécessité non pas de décrire, expliquer ou prédire le *monde tel qu'il est* comme l'ont posé les théories dominantes en sciences sociales, mais de *comprendre et d'agir sur un monde en mouvance* dans un projet d'ordre émancipatif. Cet activisme humaniste distingue par ailleurs le postcolonialisme du postmodernisme avec lequel on le confond encore parfois. En effet et même si empruntant au postmodernisme de nombreuses notions (telles l'ambivalence, la différence, le pluralisme, le métarécit) et outils méthodologiques (dont l'historicisme critique ou révisionniste et la narration littéraire), le postcolonialisme s'en éloigne toutefois par sa priorisation analytique de l'acteur subalterne, qu'il s'agit non seulement de réhabiliter au centre de l'analyse (ontologiquement), mais aussi d'émanciper (du point de vue normatif). En effet, donner voix et présence au subalterne signifie principalement non pas le victimiser en sujet passif, mais bien au contraire mettre en lumière sa capacité d'action et de mobilisation pour éventuellement s'affranchir de sa subordination. Les historiens de l'école subalterne illustrent bellement cette orientation normative : car en révisant les manuels d'histoire « officielle » comme ils le font, le projet principal en est un de démontrer que les sujets les moins privilégiés (i.e. artisans, paysans, travailleurs, femmes) ne sont pas des objets passifs de l'histoire, mais bien des sujets capables d'agir, pleinement en charge de leur action, et aussi capable de transformer leur propre histoire.

De par ce parti-pris humaniste, la recherche postcoloniale est ainsi fréquemment amenée à une démarche réflexive et participative de la pratique d'investigation, soit une démarche qui a la préoccupation d'éviter l'objectification des acteurs sociaux, pour lui préférer une recherche-action habilitant les acteurs étudiés à influencer le cours de la recherche vers des directions qui soient utiles à l'action. C'est une démarche qui vise enfin, fondamentalement, à mettre en

question l'étrangeté de l'autre, pour ainsi promouvoir la dignité de tous et l'égalité entre tous dans un vivre-ensemble résolument pluraliste.

5. Conclusion

Le postcolonialisme propose principalement un déplacement de perspective (*a shift of locus* — Tickner, 2003: 297) ambitieux permettant de «voir» différemment les relations internationales, et ce à partir d'une pluralité de questions, de voix, et de lieux encore considérés non centraux par les paradigmes dominants. Un tel déplacement de perspective est-il utile et, si oui, en quoi ? Comme il a été suggéré tout au long de ce chapitre, la perspective postcoloniale nous convie principalement à voir le monde globalement depuis autant de points de vue que possible. Dans ce sens, voir le monde international depuis la perspective d'États et d'acteurs non dominants permettrait d'éclairer fort différemment des enjeux qui sont autrement, soit incomplètement compris, soit marginalisés par la littérature plus conventionnelle. Pensons à des questions telles la sécurité interne (liée à la sécurité transfrontalière et globale), l'accès aux ressources naturelles comme l'eau (les cours d'eau respectant rarement les frontières nationales), la sécurité alimentaire (liée à l'environnement global), la gestion de l'aide transnationale (contrôlée par les grandes puissances), l'exode migratoire, ou encore la gestion de catastrophes environnementales. Ces enjeux, outre le fait qu'ils relèvent simultanément du national et de l'international, constituent souvent des priorités pressantes depuis la perspective des États et des peuples du Sud. Ainsi et en regardant le monde à partir de ces *autres* perspectives, on voit bien que les priorités ne sont plus les mêmes, on entend mieux que les questions sont différentes.

Mettant en question la vision prédominante en Relations internationales d'un monde centré sur les États occidentaux les plus puissants, le postcolonialisme offre ainsi l'opportunité d'envisager une multitude de points de vue. Or, et malgré la réception souvent inquiète d'une telle approche dans les cercles académiques plus traditionnels, le postcolonialisme propose moins un renversement radical des perspectives qu'une proposition globale de mieux compléter ces visions prédominantes par des comptes-rendus additionnels permettant de penser le monde depuis une variété de perspectives comme d'acteurs. Pourquoi se formaliser de telles propositions ? D'abord pour contribuer à faire des Relations internationales une discipline à la pratique véritablement internationale. Ensuite parce qu'une vue d'ensemble sur le monde semble plus que nécessaire en ces temps mondialisés.

Pour en savoir plus

Appadurai, A., 2007, *Géographie de la colère: la violence à l'âge de la globalisation*, Paris: Payot. S'interroge sur le rôle du nouveau primordialisme identitaire dans la recrudescence des conflits dans le Tiers monde depuis la fin de la Guerre froide. Ouvrage accessible au non-spécialiste, illustratif d'une perspective postcoloniale des conflits ethnonationalistes dans le monde.

Bhabha, H., 2009[1994] *Les Lieux de la Culture: Une théorie postcoloniale*, Paris: Payot. Version française d'un classique de la littérature postcolonialiste en études culturelles, explicitant les concepts d'hybridité, d'ambivalence et de parodie caractérisant la relation culturelle coloniale. Bhabha n'est certes pas l'auteur le plus facile à lire de ce courant, mais il y est central. À relire avec patience, surtout dans sa version française.

Chakrabarty, D., 2008, *Provincializing Europe*, Princeton: Princeton University Press. Illustre

bellement la démarche de relecture historique de l'école subalterne, en s'attaquant aux disjonctions entre la conception eurocentriste de la formation de l'État-nation, du développement du capitalisme et de la société civile libérale, et l'expérience indienne. L'ouvrage donne voix et couleur aux multiples récits contant autrement l'histoire coloniale indienne.

Chowdry, G. et S. Nair, (dir.), 2002, *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender and Class*, Londres: Routledge. Un excellent volume sur l'importance théorique et pratique de croiser le marxisme, le féminisme et le postcolonialisme dans l'analyse en relations internationales. On lira surtout les chapitres d'Aganangelou, Chowdry et Ling, ce dernier livrant une lecture postcolonialiste fort habile de la crise financière en Asie.

Darby, P., 2006, *Postcolonizing the international: working to change the way we are*, Honolulu: University of Hawaii Press. Un intéressant plaidoyer en faveur de l'habilitation de la fiction littéraire comme source de données pertinente pour l'analyse en relations internationales, ainsi que de l'ouverture de la discipline à d'autres perspectives théoriques que les siennes. Illustre bien la tendance littéraire postcolonialiste.

Escobar, A., 1992, *Encountering Development*, Boulder: Westview Press. Avec l'anthropologue James Ferguson (auteur de l'excellent *Antipolitics Machine*, Milwaukee: University of Minnesota Press, 1990), Escobar constitue l'un des rares auteurs d'orientation postcolonialiste à offrir une recherche à la fois historique et ethnographique de la production des stéréotypes associés à la figure de l'acteur social non-occidental, tel l'autochtone.

Harding, S., 1998, *Is Science Multicultural ? Postcolonialisms, Feminisms and Epistemologies*, Bloomington/Indianapolis: Indiana University Press. Un ouvrage incontournable pour s'initier à la réflexion épistémologique et méthodologique postcolonialiste, écrit dans un langage merveilleusement clair.

Newman, S., dir., 1998, *International Relations Theory and the Third World*, New York: St . Martin's Press. Avec les travaux de l'Australien Philip Darby, cet ouvrage constitue l'une des premières monographies collective en relations internationales sur le postcolonialisme. Étonnamment peut-être, les chapitres les plus intéressants sont rédigés par des non-postcolonialistes, tels Barry Buzan ou Kal Holsti.

Paolini, A.J., 1999, *Navigating Modernity: Postcolonialism, Identity and International Relations*, Boulder/London: Lynne Rienner. Une vision africaniste du système international, incluant un superbe chapitre sur la mondialisation, vue fort autrement depuis des localités périphériques-- non pas comme connexion ou expansion spatiale, mais comme pénétration et réduction spatiale.

Smouts, M.-C., dir., 2007, *La situation postcoloniale: les Postcolonial Studies dans le débat français*, Paris: Science Po. Qui sait en raison de l'expérience mitigée de la France avec la décolonisation, l'intérêt pour le postcolonialisme dans les relations internationales françaises est étonnamment récent. Cet ouvrage est l'un des seuls dans son domaine, de bonne facture, mais sans originalité particulière.

Tickner, A., et O. Weaver, dirs, 2009, *International Relations Scholarship Around the World*, New York: Routledge. Responsables du projet des «épistémologies géoculturelles» à l'International Studies Association, Arlene Tickner et Ole Waever livrent ici le premier volume d'une série sur la production théorique et les pratiques tant pédagogiques qu'investigatrices en relations internationales, depuis une multiplicité de sites dans le monde.

Young, R., J.-C., 2003, *Postcolonialism: A Very Short Introduction*, Oxford: Oxford University Press. Un livre à parcourir pour mieux comprendre le postcolonialisme autrement que par

l'abstraction, au travers d'illustrations pratiques et biographiques tirées de la vie quotidienne de migrants dans le monde. À lire absolument: un régal de simplicité et d'intelligence.

Les concepts-clés du postcolonialisme

Ambivalence: Registre complexe et ambigu de l'action humaine, qui échappe aux binarismes. Recourant à cette notion d'ambivalence, Bhabha (1994/2009) met notamment en question l'idée communément établie selon laquelle la relation coloniale en est une d'opposition binaire ou de simple domination.

Anti-essentialisme: Critique de l'idée que les cultures puissent être ramenées à quelques grands traits fixes ou permanents.

Anti-universalisme: Contre les théories et les pratiques prétendant être valables pour tous, partout, en tous temps.

Cosmopolitisme: Concept kantien indiquant l'appartenance des citoyens à une collectivité humaine globale plutôt que locale ou nationale. Aussi égale dignité des cultures à l'échelle du monde.

Culture: Manière d'être, manière de voir, attribuée à une collectivité donnée, et surtout univers de significations orientant la pratique des acteurs sociaux au sein de cette collectivité. La culture n'est jamais permanente ou intérieurement homogène pour les postcolonialistes.

Créolisation: voir Hybridité.

Euro-centrisme: (occidentalo-centrisme) Tendance à voir le monde depuis la lunette de l'expérience européenne (et/ou occidentale) et à la généraliser comme point de référence.

Extranéisation: Procédé consistant à rendre l'autre étrange, étranger et extérieur à soi. Extranéité : caractère construit de ce qui est vu comme étant étrange et différent de soi.

Hégémonie: Concept d'inspiration gramscienne de la dominance (impériale ou métropolitaine) par la persuasion idéologique et culturelle, au travers des institutions de la société civile.

Historicisme critique: Stratégie de relecture et de réécriture critique des textes historiques et littéraires européens, tendant à documenter l'idée que l'histoire relève plus de la narration subjective que de la «vérité» scientifique, et qu'il y a un enchevêtrement d'histoires (ou récits) plutôt qu'une histoire linéaire.

Hybridité: (Métissage, créolisation) Caractère fondamentalement pluriel des cultures et processus d'interrelationalité entre formations culturelles ou ethniques présumées distinctes. L'hybride n'est ni l'un, ni l'autre, mais au delà, il est une création continue, mobilisée par le rapport culturel (Bhabha 1994/2009).

Identités culturelles: Définies comme multiples, changeantes, voire instables, elle sont fondamentalement hybrides et donc toujours en mouvement. Le postcolonialisme critique principalement la tendance à exagérer l'homogénéité interne des collectivités désignée par le terme de culture.

Occidentalocentrisme: voir Eurocentrisme.

Orientalisme: «Discours totalisant qui construit son objet en essentialisant la réalité observée» (Pouchepadass, 2007: 200), et concept d'Edward Said (1978) d'influence marquante, critiquant la caricaturisation du monde non-occidental.

Pluralisme méthodologique: Égale pertinence des méthodes de recherche disponibles, et ouverture à la pluridisciplinarité méthodologique.

Relativisme stratégique: Mise en question de l'idée que certains savoirs sont supérieurs à d'autres. Aussi tendance à prioriser les points de vue subalternes en tant que moment de l'analyse pour viser la production de savoirs incluant le plus grand nombre de points de vue que possible (subalternes et élitistes).

Science occidentale: Forme de savoir particulièrement réifiée associée aux sociétés européennes modernes, non intrinsèquement supérieure aux multiples savoirs existant dans le monde.

Situationalité: Perspective épistémologique selon laquelle tout savoir, toute expérience, est historiquement et culturellement située. Aussi importance de mettre les acteurs sociaux dans leur contexte d'expérience spécifique et de « voir » le monde depuis leur perspective.

Subalterne/Subalternisme: Notion d'inspiration gramscienne désignant principalement les classes populaires et les acteurs sociaux historiquement non-dominants tels les paysans, les artisans, les ouvriers et bien éminemment, les femmes.

Tiers monde: (ou «Sud») Plus qu'un lieu géographique déterminé, désigne surtout l'espace constitué par les sociétés anciennement colonisées de l'Afrique, l'Asie et les Amériques.

L'invasion de l'Irak: une perspective postcolonialiste

«Les États-Unis sont allés au Mexique au service de l'humanité.» (Président W. Wilson après le bombardement de Vera Cruz en 1914)

Une lecture postcolonialiste de la guerre en Iraq pourrait prendre d'innombrables formes, à commencer par la forme littéraire adoptée par exemple par l'historien Robert Young (2003) pour narrer un dialogue imaginaire entre un intellectuel iraquien, spécialiste en antiquités et un journaliste anglais, tous deux pris dans un café de Bagdad pendant un bombardement américain. Une telle forme exemplifie superbement non seulement la puissance de la narration littéraire pour délivrer une vue introspective du monde social et politique, mais aussi la préférence marquée des postcolonialistes pour la démarche d'empathie, soit restituer le monde du point de vue des acteurs les plus subalternes et surtout, le présenter dans leurs mots, depuis leur expérience vécue dans le quotidien. Une deuxième technique postcolonialiste serait de voir l'orientalisme comme le binarisme des discours politiques et de la production académique prédominants, tendant à caricaturer l'Iraq comme un lieu barbare, pré-moderne ou culturellement déficient, en vue de consolider la bonne conscience que se font certains de la légitimité de l'intervention américaine et anglaise en Iraq en 2003. Cette seconde technique est bien illustrée dans les nombreuses interventions verbales du regretté Edward Saïd sur la guerre globale contre le terrorisme déclenchée en septembre 2001 et l'invasion de l'Afghanistan et puis de l'Iraq dans la chasse à Al-Qaeda. Elle est aussi bien explicitée dans les publications de Tarak Barkawi (2004 ; et Barkawi et Laffey 2006) spécialiste en études de la sécurité à l'Université de Cambridge. L'analyse de Barkawi, privilégiant une «conception mélienne» de la sécurité, c'est-à-dire celle de mieux comprendre la résistance des moins puissants du système international à se laisser subordonner de force par les plus puissants (l'image est reprise du fameux *Dialogue mélien* reporté par Thucydides). Dans «On the Pedagogy of 'Small Wars'», Tarak Barkawi suggère une intention manifeste de démontrer en quoi l'inversion des perspectives est non seulement utile, mais

nécessaire, à l'analyse internationale. «Apprendre à voir la guerre depuis le regard de nos adversaires constitue un premier pas vital» écrit-il, citant le stratège chinois Sun Tzu (Barkawi, 2006: 26), parce que mieux comprendre la nature d'un conflit suggère de l'aborder depuis la perspective respective des parties qui s'y opposent. Considérant que le conflit actuel en Iraq constitue moins un événement isolé ou exceptionnel qu'un épisode s'inscrivant dans la longue durée historique de l'impérialisme européen dans le monde, Barkawi souligne aussi l'orientalisme quintessenciel du regard occidental sur le monde international. «L'Occident se voit généralement comme étant civilisé, moderne, développé et rationnel, tout en voyant les autres parties du monde comme étant barbares, atavistes, sous-développés et sous l'emprise de la passion plutôt que de la raison. L'Occident aime à penser que le colonialisme, en fin de compte, était une mission civilisatrice. Mais ce n'est pas nécessairement la manière dont ceux qui étaient subjugués se rappellent l'ère impérialiste.» (Barkawi, 2004: 27). Remettant en question le binarisme avec lequel l'Occident tend à qualifier le reste du monde, Barkawi propose principalement de mettre à l'ordre du jour des études de sécurité les stratégies souvent inhabituelles avec lesquelles les «faibles» résistent parfois avec succès aux plus puissants: précisément en raison de leur statut subalterne, la tradition militaire des faibles a toujours été de nature peu conventionnelle, usant de la ruse et de la tactique pour pallier à leur infériorité en matière d'armes conventionnelles. Or le sabotage comme le terrorisme sont rarement vus comme des moyens de faire la guerre: ils sont plutôt vus comme des pratiques lâches, sournoises ou haineuses. Au Proche-Orient, la pratique de la bombe humaine constituerait aussi une «arme des faibles» et une forme de résistance face à l'occupation ennemie particulièrement retentissante. Ainsi, questionne-t-il, comment comprendre la décision d'individus de se transformer en bombes humaines si le regard orientaliste continue de les considérer comme des actes barbares, irrationnels ou haineux seulement liés à la violence inhérente de l'islam? Comment lutter intelligemment contre le terrorisme dans le monde, s'il continue d'être vu comme de la violence gratuite et irraisonnée, plutôt qu'une forme de guerre somme toute classique désespérément menée par les plus faibles contre les quelques puissants du monde? «Dans la poursuite de fins politiques» écrit-il, «tout acte de guerre implique la destruction. (...) L'essentiel n'est [donc] pas d'établir que d'un côté il y a les terroristes et de l'autre, ceux qui ne le sont pas. Plutôt, les deux parties sont en guerre et font usage des instruments qui leur sont disponibles et de la manière la plus efficace qu'ils sachent» (Barkawi, 2004: 29-30).

Les procédés argumentatifs employés par Barkawi sont familiers au postcolonialisme et illustrent excellemment la critique de l'orientalisme comme la posture de relativisme stratégique liées toutes deux à cette approche. Ce n'est pas qu'il faille voir le monde du point de vue subalterne parce que leurs perspectives soient supérieures ou même plus justes, ce n'est qu'un moment dans l'analyse, permettant d'atteindre subséquemment une vue globale plus représentative des différentes positions existantes, puisque tenant mieux compte de leur variété, de leurs ressemblances et de leurs différences. Or et dans le cas des interventions américaines en Iraq comme de la lutte contre le terrorisme dans le monde qui lui a été intimement associée depuis 2001, Barkawi suggère que les stratégies employées ont été particulièrement contre-productives et n'ont guère amené à une meilleure compréhension des raisons expliquant les offensives terroristes associées à l'islam militant, compréhension plus que cruciale si l'on souhaitait rétablir une plus grande paix dans le monde. Barkawi conclut donc dans les termes suivants, sur un ton pragmatique néanmoins teinté de l'humanisme profond qui caractérise souvent la démarche postcoloniale:

«Nous devons trouver *l'empathie nécessaire pour comprendre pourquoi* des hommes dédiés au mieux-être de leur peuple et prêts à sacrifier leurs vies, ont trouvé nécessaire de projeter des avions sur des édifices ou de se transformer en bombes humaines (...) Si nous pouvions faire l'effort d'imagination pour être dans l'esprit de nos ennemis, *nous serions capable de les combattre plus efficacement*. Nous serions aussi en mesure d'apprendre une leçon encore plus importante: *comment vivre en paix avec des gens qui sont différents de nous*, des gens qui ne choisissent pas nécessairement de vivre comme nous le faisons ou d'organiser leurs sociétés à l'occidentale, mais qui sont néanmoins entièrement humains et devraient donc être traités avec respect et dignité. » (Barkawi, 2004: 37. Italiques ajoutées)

Bibliographie citée

Agathangelou, A., 2002, « Sexing Globalization in International relations : Migrant Sex and Domestic Workers in Cyprus, Greece, and Turkey », in G Chowdry. et S. Nair (dirs.) *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender and Class*, Routledge : Londres, p. 142-169.

Amselle, J., 2008, *L'Occident décroché : enquête sur les postcolonialismes*, Paris : Stock.

Appadurai, A., 2007, *Géographie de la colère : la violence à l'âge de la globalisation*, Paris : Payot.

Ayoob, M., 1998, "Subaltern Realism: International Relations Theory Meets the Third World", dans S. Newman (dir.), *International Relations Theory and the Third World*, New York: St . Martin's Press, p. 31-54.

Barkawi, T. et M. Laffey, 2006, "The Postcolonial Moment in Security Studies", *Review of International Studies*, 32, p. 329-352.

Barkawi, T., 2006, "On the Pedagogy of 'Small Wars'", *International Affairs*, 80 (1): 19-37.

Brennan, T., 2001, « Antonio Gramsci and Postcolonial Theory : ' Southernism' », *Diaspora* 10 (2) : 143-187.

Chakrabarty, D., 2000, "A Small History of Subaltern Studies", dans H. Schwartz et R. Sangeeta (dirs), *A Companion to Postcolonial Studies*, Oxford : Blackwell, p. 467-485.

Chakrabarty, D., 2008, *Provincializing Europe*, Princeton : Princeton University Press.

Chatterjee, P., 1993, *The Nation and Its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*, New Jersey : Princeton University Press.

Chivallon, C., 2008, "La quête pathétique des postcolonial studies ou la révolution manquée", *Mouvements*, 51, 3, p. 32-39.

- Chowdry, G., 2002, « Postcolonial Interrogations of Child Labor : Human Rights, Carpet Trade, and Rugmark in India » dans G. Chowdry et S. Nair, dirs., *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender and Class*, Routledge : Londres, p. 225-253.
- Colignon, B., 2007, “Note sur les fondements des Postcolonial Studies”, *EchoGéo*, 1. (aussi disponible à <http://www.echogeo.revues.org/index2089.html>, consulté le 28 juillet 2009)
- Darby, P., 2006, *Postcolonizing the international : working to change the way we are*, Honolulu : University of Hawaii Press.
- Harding, S., 1998, *Is Science Multicultural ? Postcolonialisms, Feminisms and Epistemologies*, Bloomington/Indianapolis : Indiana University Press.
- Harding, S., 2001, « Multiculturalisme and Postcolonialism : What Difference Do They Make to Western Scientific Epistemology ? », *Science Studies* 14 (1) : 45-54.
- Lapid, Y. et F. Kratochvil, 1996, *The Return of Culture and Identity in IR Theory*, Boulder/Londres : Lynne Rienner.
- Lazarus, N., 1999, *Nationalism and Cultural Practice in the Postcolonial World*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Mbembe, A., 2006, “Qu’est-ce que la pensée postcoloniale? ”, *Esprit*, 330, p. 117-133.
- Mohanty, C., 1984/1991, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourse », dans C. T. Mohanty et al., (dirs) *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington: Indiana University Press, p. 51-80.
- Paolini, A.J., 1999, *Navigating Modernity : Postcolonialism, Identity and International Relations*, Boulder/London : Lynne Rienner.
- Pouchepadass, J., 2007, “Le projet critique des Postcolonial Studies entre hier et demain”, dans Marie-Claude Smouts (dir.), *La situation postcoloniale : les Postcolonial Studies dans le débat français*, Paris : Science Po, p. 173-227.
- Tickner, A., 2003, “Seing IR Differently: Notes From the Third World”, *Millennium: Journal of International Studies*, 32, 2, p.295-324.
- Tickner, A., et O. Weaver, dirs, 2009, *International Relations Scholarship Around the World*, New York : Routledge.
- Shoat, E., 1992, “Notes on the Post-colonial”, *Social Text*, 31, p. 99-113.
- Spivak, G.C., [1983]1995, “Can the Subaltern Speak ? ”, dans B. Ashcroft, G. Griffiths et H. Triffin (dirs.), *The Postcolonial Studies Reader*, Londres : Routledge, p. 24-28.
- Young, R. J.-C., 2003, *Postcolonialism: A Very Short Introduction*, Oxford: Oxford University Press.